

Epigraphie et antiquités grecques

M. Louis ROBERT, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Au cours du *lundi*, avant d'étudier quelques inscriptions trouvées en Carie, au sanctuaire de Zeus à Labraunda, aux environs de Mylasa, on a présenté une géographie historique de la Carie, en laissant de côté la partie orientale (d'Aphrodisias et du plateau de Tabai à Caunos). On a évoqué la vallée du Méandre avec ses cultures et avec l'abondante série de ses villes d'importance très inégale, sur la rive nord Priène, Magnésie, Tralles, Nysa, Mastaura, et sur la rive sud Euhippé, Orthosia et Antioche. On a traité de l'accès à la province par cette vallée ; on l'a opposée à la barrière montagneuse des côtes méridionales (Pérée rhodienne et Kéramos). Les trois vallées des affluents méridionaux du Méandre permettent la pénétration vers l'intérieur ; à l'ouest, le Marsyas avec la plaine d'Alabanda ; à l'est, le Morsynos avec la route allant d'Antioche à Aphrodisias. Entre les deux, la vallée de l'Harpasos offrait deux problèmes d'identification. Il faut, avec W. R. Paton, distinguer deux villes cariennes du nom de Bargasa ; la plus petite, connue par les listes des tributs attiques, était sur la côte sud, à l'ouest de Kéramos ; la plus importante, qui eut un monnayage abondant, surtout à l'époque impériale, mais déjà antérieurement (autonomes), était quelque part vers le fond de la vallée de l'Harpasos ; on a regretté de n'avoir pu faire d'observations de circulation numismatique dans ces villages, bien qu'on s'y fût trouvé un jour de marché. Du moins on avait pu régler une question relative à l'une des cités de la vallée. Le village turc Ineboli a gardé le nom de la ville carienne de Néapolis connue par divers documents dans cette région. D'autre part, on peut lire encore en maint écrit, et spécialement chez les numismates, qu'il y avait une ville homonyme en Ionie, au sud d'Ephèse, attestée par le seul Strabon ; on lui attribue à l'époque impériale un abondant monnayage des Aurelieis Neapolitai, et donc ce nom d'Aurelia Néapolis. Pourtant, dès le début de ce siècle Wilamowitz avait interprété le texte de Strabon d'une manière évidente : ce n'était même pas une correction que de couper les syllabes autrement ; au lieu de la mention unique d'une Néapolis apparaissait « la ville d'Anaia »,

bien connue à cet endroit par de nombreux documents. Il aurait donc fallu classer ailleurs le monnayage des Aurelieis Neapolitai. A Ineboli même, le professeur, avec Jeanne Robert, a copié et estampé, haut dans le mur d'une maison, une inscription émanant du « peuple des Aurelieis Neapolitai ». Cette ville doit se voir attribuer à la fois le monnayage des Aurelieis Neapolitai et celui des Neapolitai (de Carie) ; ils se répartissent sur des périodes différentes et n'ont pas été émis ensemble. — On a ensuite donné une esquisse du peuplement de la Carie, toujours à l'exclusion de la Carie orientale : populations cariennes, avec leurs inscriptions en langue et en caractères cariens et avec leurs noms indigènes, très fréquents dans les villes hellénisées du IV^e siècle, et qui disparaissent ensuite peu à peu, à quelques exceptions près ; mélange de Cariens et de Lydiens dans la vallée du Méandre ; — origines des influences grecques : doriennes avec Rhodes et Cnide, ioniennes avec Samos et Milet. On est alors parvenu à la région qui entoure Labraunda avec sa succession de petites cuvettes fertiles exploitées chacune par une ville indépendante à l'origine. On a décrit assez rapidement le site et l'histoire d'Amyzon et d'Alinda dans la montagne du Latmos ; — sur la côte, Iasos, Bargylia et, vers le fond du golfe qui est maintenant un lac, Héraclée, en un site qui est aujourd'hui, dans la solitude, à la fois sauvage et idyllique. On a regretté de n'avoir pu aboutir, dans la recherche sur le terrain, sur la pente de rochers granitiques à l'ouest d'Héraclée, à retrouver la grotte d'Endymion connue par divers documents dans la région, en l'absence de toute information sur une grotte ou des grottes dans la région de la part des habitants résidant sur la grève ; pourtant elle avait été identifiée par Theodor Wiegand et une grotte, certainement celle-ci, est portée sur les cartes dressées par von Marées et par Lyncker. Il serait important de retrouver dans les papiers de Th. Wiegand, s'ils sont conservés, des indications précises sur cette grotte. — Surtout on a rappelé l'extension du territoire de Milet au delà de la péninsule milésienne, absorbant les petites cités de Myonte, de Teichioussa, de Pidasa et d'Ioniapolis ; — et celle de Mylasa, absorbant de façon définitive ou temporaire les villes situées dans le chapelet de petites plaines au nord et à l'ouest, Olymos, Eurômos, Hydai. — On a abordé alors, en fin de cours, les inscriptions du sanctuaire du Zeus de Labraunda. Dans la récente publication de Jonas Crampa, le professeur a expliqué les inscriptions n^{os} 1 et 3 qui ont mis au courant des disputes, au III^e siècle, entre la cité de Mylasa et le prêtre de Zeus, Korris, et des relations de la ville et du sanctuaire avec le dynaste Olympichos, ombre pâle jusqu'ici et qui revit dans les nouveaux documents. Il a apporté des corrections au texte présenté par l'éditeur pour trois autres inscriptions, n^{os} 3, 4 et p. 134.

Au cours du *mardi*, le professeur a d'abord expliqué rapidement quelques passages d'inscriptions où un mot était à interpréter ou à préciser. Ainsi il avait été consulté par un iranisant sur une inscription de Komana de Cappa-

doce dans laquelle un nom iranien se comprenait mal. C'est un bon exemple d'une copie erronée conduisant à de faux problèmes, ce qui engagea une fois de plus à insister sur la critique des copies et des éditions successives et de leur rapport entre elles. Une inscription du III^e siècle p. C., sous l'empereur Dèce, était reproduite dans « Suppl. Epigr. Gr. », VI (1932), 794, d'après l'édition qu'avait donnée A. Souter dans « Anatolian Studies Ramsay » (1923) d'après une copie non de lui-même ni d'un voyageur plus ou moins versé dans l'épigraphie grecque, mais d'un Arménien, en 1911, qui l'avait transmise à un missionnaire de la région. Aux deux dernières lignes, 9-10, on lisait un nom iranien au génitif : Mithrati[a]nou. Si l'on renonçait à restituer, à l'extrémité de la ligne 9, un *alpha* que rien n'imposait, on se trouverait en présence d'un nom Mithratinès qui, au jugement d'un iranisant, serait un 'hapax', dans la transcription grecque comme en iranien, mais s'expliquerait facilement en iranien. Or G. Jacopi avait publié cette inscription, en 1936, en la croyant inédite. Sa copie était toute différente pour ce passage, à savoir : Antigo|nou. La comparaison pouvait montrer que le précédent copiste avait commis une faute, qui peut se produire même chez de plus experts : au lieu de copier les dernières syllabes de la ligne 9, il avait recopié ce qu'il avait lu à la fin de la ligne précédente, à savoir : Mithrati, première partie de Mithrati|chmes. En 1968 paraissait une troisième édition, d'après une troisième copie, celle de R. Harper, avec photographie. Elle confirmait la lecture Antigonou, enterrant la forme Mithrati(a)nou. Quand à Mithratichmes, qui aurait pu paraître attesté par l'accord de deux copies indépendantes, dont celle d'un voyageur érudit, G. Jacopi, qui avait déchiffré la même forme que son prédécesseur ignoré, il cédait la place à Mithratochmes, nom iranien parfaitement correct et attesté dans la transcription grecque par plusieurs témoignages. Ainsi le recours à l'édition du « Suppl. Epigr. Gr. » menait à l'erreur pour deux formes de noms iraniens, dont l'une se laissait bien expliquer par les iranisans et dont l'autre présentait les plus graves difficultés. On a insisté, en exposant au tableau les copies successives de toute l'inscription, avec observations sur les autres parties aussi, sur le caractère indispensable et inéluctable de la recherche exhaustive et de l'étude critique des copies et éditions avant d'utiliser tel mot ou telle phrase ; — sur la responsabilité qu'ont les éditeurs, dont le texte sera utilisé aussi par des savants non spécialistes et experts en d'autres disciplines ou d'autres langues.

Une grande partie des leçons a été consacrée à des inscriptions que rapprochaient leurs sujets. Aux thermes de Cyrène une inscription en graffite, au Bas-Empire, « Suppl. Epigr. Gr. », IX, 187-188, invoquait le Seigneur en faveur d'« Anastase qui a les colombes ». Les éditeurs avaient cherché là l'empereur Anastase ou peut-être quelque dignitaire ecclésiastique (le premier éditeur, G. Oliverio) ou des « colombes eucharistiques », pyxides en forme de colombes où l'on conserve les hosties dans l'église orthodoxe (J. Reynolds en 1960). On a suivi une indication de P. Roussel, négligée : Anastase était

marchand de colombes. On a évoqué quelques-uns des petits métiers avec leurs places sur l'agora ou dans les portiques d'avenues ou d'édifices, en citant quelques graffites caractéristiques et en montrant des photographies de la colonnade de Pompeiopolis de Cilicie avec ses inscriptions. La circonscription « qui a les colombes » au lieu de « marchand de colombes » (« peristéropôlès, péristérotrophos ») indique que ce n'était pas un volailler vendant les oiseaux pour la cuisine, mais il faisait commerce de colombes pour les amateurs de ces oiseaux familiers. Les amateurs d'oiseaux familiers, et spécialement de colombes, dans l'antiquité. Le rhéteur Libanius et l'amour des colombes. Les colombes et autres oiseaux cadeaux des amoureux ; explication d'un vers de Ménandre. L'épigramme de l'Anthologie Palatine XII, 44 : cadeau d'une caille, d'un ballon et d'osselets ; les osselets consacrés par une jeune fille à la veille de ses noces dans l'Anthologie, VI, 276, avec établissement du texte. Les oiseaux familiers dans la main des enfants sur les stèles funéraires à travers toute l'antiquité. Noms de personnes féminins et masculins tirés de divers noms des colombes, cailles et perdrix. — On a étudié ensuite une inscription d'Aphrodisias en Carie, « Monumenta Asiae Minoris Antiqua », VIII, 411, début d'un édit du proconsul romain en 77, le poète Silius Italicus, sur la protection des colombes. Les colombes sur la base de l'idole de l'Aphrodite d'Aphrodisias. Etablissement du texte ; parallèles, notamment dans la littérature ornithologique, pour les verbes signifiant « attraper, élever, chasser », tous actes interdits à Aphrodisias, du moins dans la ville même, pas dans la campagne. Le verbe 'piazein' ; colombes dans des inscriptions religieuses de la Méonie. Description par Philon, qui se rendait au Temple de Jérusalem, de la foule des colombes en liberté dans les rues et les maisons d'Ascalon, ville de la déesse Derketô. Colombes et autres oiseaux au sanctuaire de Sainte Thècle près de Séleucie en Cilicie. — On a terminé cette série par l'étude d'une épitaphe de Kibyra, « Suppl. Epigr. Gr. », VI, 277, qui mentionne que la tombe était auprès d'un édifice qu'Ad. Wilhelm avait interprété comme une « salle de lectures publiques », 'allektorion' étant la transcription d'un mot latin non attesté. Pour établir le texte exact pour ce mot, il a fallu procéder à l'étude complète et minutieuse des copies ; celles-ci sont au nombre de trois, et leur examen conduit à assurer la forme 'alektorion' avec un seul 'lambda'. Le mot 'alektôr' désigne exactement le coq, et non point la poule ; celle-ci est appelée 'ornis' ; on a allégué notamment des histoires très caractéristiques du Philogélôs, recueil de plaisanteries très intéressant pour la vie quotidienne, nos 59 et 39, et une épitaphe de Sidyma en Lycie prescrivant des sacrifices (poule et coq) sur la tombe. L'« alektorion » est alors un bâtiment pour l'élevage non pas de volaille, mais de coqs, ce qui s'explique par l'engouement du public grec pour les combats de coqs.

Une inscription gravée sur un mur de l'agora du sud à Milet, 'tragakanthè', fut expliquée et commentée par les textes anciens et modernes sur la gomme adragante, sa récolte et son commerce. Les textes anciens (Pline, Théophraste ;

Galien et Dioscoride ne parlent que de l'usage médical) donnent comme lieux de production la Crète, l'Achaïe et la région de la Médie. On a mis en regard de nombreuses observations et descriptions des voyageurs modernes et des botanistes depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Les provenances se laissent bien comparer, avec la Crète (ainsi Tournefort discutant Belon), la région de Patras (Olivier et Fiedler), les plateaux de l'Asie Mineure, Phrygie, Pisidie, Cappadoce et le Kurdistan. On a lu le texte ou, pour les textes en une langue étrangère, la traduction d'assez nombreux voyageurs (Hamilton et d'autres documents, dès le Moyen Age, pour la Pisidie de Burdur, Tozer pour le Mont Argée avec description de l'extraction par incisions, et les auteurs cités dans ce paragraphe) et des spécialistes de la botanique comme E. Zederbauer pour l'Argée et H. von Handel-Mazzetti pour le Kurdistan avec leurs photographies de la plante dans les planches de la collection d'Iena « Vegetationsbilder ». Smyrne (après Satala-Adalya au Moyen Age) étant le grand port d'exportation de la gomme adragante, — dont l'usage n'a point disparu, ainsi dans la pharmacie, la cuisine et l'art capillaire, — on a eu recours à plusieurs ouvrages du dernier quart du XIX^e siècle relatifs au commerce de Smyrne et de sa région, Von Scherzer, Georgiadis, Rougon. On a insisté, comme l'année précédente à propos de la Bithynie, sur l'intérêt des observations et des statistiques des consuls des diverses nations en Turquie.

Les premières pages du traité du médecin Galien « De probis pravisque alimentorum succis » offrent un tableau remarquable des disettes et famines de printemps dans les campagnes et des maladies de diverses sortes qui résultent alors de l'alimentation. Galien marque au début la différence avec les habitants des villes. Ceux-ci, dès l'été, rassemblent des céréales suffisantes pour la nourriture de toute l'année. Prenant des champs tout le blé, avec aussi l'orge, les fèves et les lentilles, ils ne laissent aux paysans, parmi les productions de la terre, que des légumes ('ospria' et 'chedropa'), et encore en prennent-ils une partie. A la campagne, ce qui a été laissé est consommé pendant l'hiver. Pendant tout le printemps, les gens doivent avoir recours à des nourritures 'de mauvais sucs' : branches et tiges d'arbres et d'arbrisseaux, bulbes et racines, « légumes sauvages », herbes qu'ils font bouillir et dont ils se gorgent à satiété, s'ils ont la chance d'en trouver, alors qu'auparavant ils n'y auraient même pas goûté pour les essayer. Aussi certains dès le début du printemps, tous ou peu s'en faut au début de l'été sont atteints d'ulcérations sur la peau en quantité, dont le médecin énumère six espèces ; en outre les maux d'entrailles, de vessie, les fièvres ; cela tue lentement beaucoup de gens, à peine un très petit nombre survit. On a rapproché ces nourritures des descriptions empruntées à l'Europe centrale et orientale données par Maurizio dans l'« Histoire de l'alimentation végétale » pour l'utilisation des végétaux « sauvages », des écorces, etc. A un moindre degré, on peut citer la chasse aux herbes au printemps dans des villages du haut plateau anatolien

d'après des romans contemporains, ou plutôt nouvelles réalistes. Cela forme le support de telle phrase sur la Cappadoce antique et moderne écrite par le professeur dans sa conférence « La Terre et le Papier ».

PUBLICATIONS ET MISSIONS

Louis ROBERT et Jeanne ROBERT, *Bulletin épigraphique* 1970 (*Revue des études grecques*, 1970, p. 362-488).

Louis ROBERT, *Les colombes d'Anastase et autres volatiles*. 1, *Les colombes d'Anastase aux Thermes de Cyrène* ; 2, *Les colombes d'Aphrodisias et d'Ascalon* ; 3, *Une épitaphe à Kibyra* (*Journal des Savants*, 1971, p. 81-105).

— *Rapport sur les conférences d'épigraphie et de géographie historique du monde hellénique* (*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes, IV^e section*, 1970-1971, 8 pages).

— Réimpression photographique (Amsterdam, Hakkert) du livre *Les gladiateurs dans l'Orient grec* (357 pp. in-8° et 25 planches), paru en 1940 (nouvelle préface, p. V-VII).

Le professeur a été élu membre étranger de l'Académie Polonaise des Sciences à Varsovie.

À Athènes, invité par l'Ecole Française d'archéologie, il a donné une conférence, en avril 1971, sur *Le lieu de la mort d'Alcibiade*.